

REVUE DE PRESSE

PEUR(S)

De Hédi Tillet de Clermont-Tonnerre

Mise en scène Sarah Tick

Avec Lucas Bonnifait, Julie Brochen, Vincent Debost,

Milena Csergo, Frédéric Jessua,

Gwenaëlle David, Raouf Raïs



**Du 12 février au 2 mars 2019,
Théâtre de l'étoile du Nord, 16 rue Georgette Agutte, 75018 Paris**

Contact Presse / Francesca Magni
06 12 57 18 64 – francesca.magni@orange.fr

FRANCESCA
Relations Presse et Communication
MAGNI

Marianne

www.marianne.net



Numéro 1146 Du 1^{er} au 7 mars 2019

Culture

THÉÂTRE

LE DÉFI DE LA SEMAINE

Raconter Guantanamo

Hédi Tillet de Clermont-Tonnerre est un auteur que les excès de son temps inspirent. Avec *Peurs*, il s'appuie sur le drame vécu par Lakhdar Boumediene pour nous remémorer deux siècles d'oppression américaine. Algérien travaillant pour le Croissant rouge en Bosnie, Boumediene est arrêté en décembre 2001. Soupçonné de fomenter un attentat contre l'ambassade US de Sarajevo, il est transféré à Guantanamo. Il est innocenté et libéré en 2008, sans connaître les raisons de sa détention. C'est le sort de ce matricule 10005 qu'on nous raconte. Vêtu d'une combinaison orange, les pieds entravés, nourri de

force ou tyrannisé par ses geôliers, il incarne à lui seul l'arbitraire d'un camp qui abritait jusqu'à 780 prisonniers. Mais le texte livre en parallèle deux parcours qui cohabitent astucieusement sur scène : celui de son avocat, Steve Oleskey, et celui, malmené, de la liberté aux USA. Le premier a grandi sous le maccarthysme puis défendu les droits des Noirs. La seconde a subi tous les outrages, des lois sur les étrangers de John Adams (1798) au Patriot Act (2001). Si elle pâtit parfois du côté « tiré de faits réels », la pièce accroche par l'audace de sa mise en scène, la force de son propos et le jeu impeccable des sept comédiens. Mention spéciale à Raouf Raïs qui campe

un bouleversant Boumediene. ■
BENOÎT FRANQUEBALME

Peurs, Théâtre L'Etoile du Nord, Paris XVIII^e. Jusqu'au 2 mars.



Eric Michot

LUCAS BONNIFAIT

l'Humanité

LE JOURNAL FONDÉ PAR JEAN JAURÈS

Lundi 8 juillet 2019 l'Humanité 17

Culture & Savoirs

AVIGNON

Case prison et manipulation idéologique

Avec *Peur(s)*, Hédi Tillet de Clermont-Tonnerre s'interroge sur l'enfermement arbitraire et les procès sans preuves à partir de faits réels.

Avignon, envoyé spécial.

Parler de l'injustice quand celle-ci a frappé au plus profond des chairs, de l'intime. Quand l'histoire contemporaine se heurte à la fiction. C'est l'exercice auquel s'essaie Hédi Tillet de Clermont-Tonnerre, dans sa pièce *Peur(s)*, que met en scène Sarah Tick. Comment celui qui fut la victime d'un emprisonnement arbitraire des années durant, avant d'être remis en liberté « faute de preuves », peut-il renaître à la vie ? Le prisonnier matriculé 10005 du camp militaire américain de Guantanamo est le fil conducteur de cette aventure complexe qui mêle trois histoires racontées par sept comédiens, qui interprètent quarante personnages. Dans sa combinaison orange, enchaîné, un homme est ce captif, raflé parce que soupçonné d'islamisme radical,

sans avoir commis le moindre délit. Il est interprété avec sensibilité par Raouf Raïs, qui ne quitte pas le plateau un seul instant, passant de l'abattement à la colère, puis enfin à l'espoir quand il comprend qu'un avocat veut véritablement le défendre. L'homme, qui fut effectivement détenu sept ans durant sans qu'à aucun moment ne lui en soit dit la raison, a été rencontré par l'auteur. Interpellé en décembre 2001 avec cinq autres citoyens bosniaques d'origine algérienne, quelques mois à peine après les attentats qui ont frappé lourdement New York, il a immédiatement été tenu au secret. Son histoire, dans *Peur(s)*, croise d'autres personnages, comme ces Américains victimes du maccarthysme car supposés proches de communistes, sympathies pourtant parfaitement légales aux yeux de la Constitution des États-Unis. Mais tel est le principe de l'intimidation, de la domination idéologique. Autre figure esquissée, celle du capitaine Alfred Dreyfus, accusé à tort de trahison en 1894, à partir de fausses pièces, et sur fond d'antisémitisme. Citons encore d'autres Américains mais d'origine japonaise, malmenés et meurtris à l'heure de la Seconde Guerre mondiale... « Les personnages sont complexes, comme les enjeux », souligne Sarah Tick, qui a demandé à son équipe un « jeu avec conviction ». À quoi s'emploie avec sincérité toute l'équipe, composée également de Lucas Bonnifait, Julie Brochen, Vincent Debost, Milena Csergo, Gwenaëlle Davis, Frédéric Jessua. Tous parviennent à rendre le propos crédible et vibrant, avec suffisamment de distance, alors que tout le récit puise sa sève dans le monde réel. Ce qui fait vraiment peur. ●

GÉRALD ROSSI

Peur(s), à 18 h 55, au Train bleu, 40, rue Paul-Sain; tél.: 04 90 82 39 06.

Peur(s): dramaturgie de la peste politique

Par  Jean Talabot | Mis à jour le 20/02/2019 à 12:22 / Publié le 20/02/2019 à 11:14

CRITIQUE - Mise en scène de Sarah Pick, la pièce d'Hédi Tillette de Clermont-Tonnerre mêle le théâtre documentaire de grande ampleur à l'intime, à travers le récit de «10005», un prisonnier injustement détenu à Guantanamo de 2002 à 2009.

L'homme n'a pas de nom. On l'appelle par son matricule, «10005». Il fut arrêté en décembre 2001, dans un climat post-11 septembre électrique, avec cinq autres Bosniaques d'origine algérienne, pour avoir planifié un attentat contre l'ambassade américaine de Sarajevo. L'attentat n'eut jamais lieu, mais «10005» restera enfermé à Guantanamo pendant sept ans. Il est le héros de cette histoire, mais aussi et surtout le petit bout de la lorgnette par laquelle observer une face sombre des États-Unis.

Les barreaux et les fourneaux

L'auteur Hédi Tillette de Clermont-Tonnerre et la metteur en scène Sarah Tick ont de l'audace. Choisir de traiter un sujet plus qu'ambitieux - la politique et le système juridique d'une démocratie en temps de crise - et le monter sur scène dans une cuisine. Peut-être parce que *Peur(s)*, derrière ses réflexions universelles, son désir de s'attaquer à l'Histoire avec un grand H, commence par une histoire de famille. Celle de Steve Oleskey, ce brillant avocat franco-américain qui décide de défendre «l'indéfendable»: Lakdhar Boumediene, nom d'homme de notre «10005». En même temps que se prépare la défense - jusqu'à son procès contre George W. Bush, que le détenu remportera! - la pièce s'attarde sur le couple de Steve, son histoire d'amour avec son épouse, avec qui il ne partage pas la même religion.

La mise en scène est nerveuse, truffée de petites trouvailles visuelles, masquant parfois des situations et des répliques un peu faibles. En un clin d'œil, la cuisine des Oleskey se transforme en parloir de prison ou en tribunal. L'intime rejoint le juridique. Étrangement, cela fonctionne. La célérité des images ne s'arrête pas là. Parce que l'histoire se répète, le spectacle enchaîne les mises en perspective et les sauts dans le temps. Retour sur l'enfance de Steve Oleskey, qui par sa mère, a connu la paranoïa maccarthyste, la «chasse aux sorcières» communistes et les camps de détention japonais après Pearl Harbour. Sont aussi montrés, l'accusation du capitaine Dreyfus après la guerre de 1870 et, plus lointaine encore, l'onde de choc outre-atlantique de la révolution française...

Une peur toujours actuelle

Sarah Tick et Hédi Tillette de Clermont-Tonnerre se sont bien documentés. Par le biais de Steve Oleskey (l'oncle de la metteur en scène), ils ont rencontré Lakdhar Boumediene. Bien entourés aussi, avec troupe de comédiens investis, dont Vincent Debost, Julie Brochen et Gwenaëlle David qui chante sur scène du Billie Holliday. Ils en ont tiré un récit haletant, bien que premier degré et démonstratif, qui montre à plat plutôt que d'intellectualiser vainement. Qui dissèque la grande histoire, preuve vivante que la peur est parfois si forte qu'elle peut briser les lois les plus fondatrices, condamner de faux ennemis, aller tout simplement contre le bien des hommes.

Une seule tirade, finale, tire vers le moralisme et inquiète quand au devenir des démocraties face aux peurs contemporaines. Place à notre présent, le quinquennat Macron en filigrane, avec, toujours, l'ombre planante de la tyrannie. La conclusion de *Peur(s)* rappelle la métaphore d'Albert Camus, filée jusque dans les dernières lignes de *La Peste*: «Le bacille de la peste ne meurt ni ne disparaît jamais (...), peut-être, le jour viendrait où, pour le malheur et l'enseignement des hommes, la peste réveillerait ses rats et les enverrait mourir dans une cité heureuse.

Fév

13

Peur(s) de Hedi Tillet de Clermont-Tonnerre, mise en scène de Sarah Tick

Peur(s) de **Hedi Tillet de Clermont-Tonnerre**, mise en scène de **Sarah Tick**

« Plus contagieuse que la peste, la peur se communique en un clin d'œil. » (Nicolas Gogol, *Les Ames mortes*)

Arme de cynisme politique, la peur crée injustices et haines irrationnelles. Justifiée par la menace, elle alimente hostilités, phobies, et fabrique des boucs-émissaires.

Lakhdar Boumediene est un ancien prisonnier politique : accusé à tort d'un attentat, il a été incarcéré à Guantanamo Bay durant sept ans. Son avocat Steve Oleskey, sûr de son innocence, mène une bataille juridique contre le gouvernement américain.

A l'honneur, l'avocat Steve Oleskey, défenseur de Lakhdar Boumediene.

Peur(s) relève de la collaboration entre l'auteur Hédi Tillet de Clermont-Tonnerre et la metteuse en scène Sarah Tick. Les deux ont rencontré, à Nice, Lakhdar Boumediene, ancien prisonnier de Guantanamo de 2002 à 2009.

La rencontre a pu être possible grâce à Steve Oleskey, l'avocat de Lakhdar Boumediene et l'oncle de Sarah Tick. L'ancien prisonnier n'est pas tant questionné sur les conditions de sa détention que sur les raisons d'une incarcération si longue.

Lakhdar – matricule 10005 – est arrêté en Bosnie en décembre 2001, avec cinq autres Bosniaques d'origine algérienne. Ce « groupe des six Algériens » est accusé de préparer un attentat – non advenu – contre l'ambassade américaine de Sarajevo.

Incarcéré puis innocenté par la justice bosniaque, le groupe est « confié » aux services de renseignements américains, puis transféré dans une prison récente, construite à Guantanamo, base navale américaine sur le territoire de Cuba.

Les avocats américains de ces prisonniers, contactés par leurs femmes, décident de leur permettre d'avoir le droit d'être représentés. Après une longue bataille juridique, ils sont libérés et quittent une prison occupée plus de sept ans, sans motif.

A l'origine, Guantanamo et les attentats du 11 septembre 2001 visant le World Trade Center de New York, provoquant la peur de la démocratie attaquée par le terrorisme.

Steve Oleskey a connu par sa mère le maccarthysme et la « chasse aux sorcières ».

Il a regardé, enfant, l'audience devant le Sénat de McCarthy face à l'armée, accusée d'infiltration par les communistes et défendue gratuitement par Joe Welsh, un des associés d'un grand cabinet d'avocats de East Coast, Hale and Dorr. Steve Oleskey entrera dans ce cabine, où il défend les prisonniers de Guantanamo à partir de 2004.

Il plaide contre Bush et gagne devant les neufs juges de la Cour Suprême. Comment peut-on emprisonner sans jugement ? Qu'on se souviennent de précédents historiques : Dreyfus après la Guerre de 1870, les Américains d'origine japonaise après l'Attaque de *Pear Harbour*, les communistes pendant la Guerre froide, le groupe des Six Algériens à Guantanamo, après le 11 septembre 2011.

La scénographie de *Peur(s)* invite le public à faire face à une cuisine moderne américaine avec sa table comptoir, au domicile de l'avocat, dont on voit débiter les amours de jeunesse et dont l'épouse raconte l'histoire en aparté face à la salle.

La nièce est là aussi, attentive, de même que la mère, parfois, et la TV américaine.

Et, tout d'un coup, à l'image des matches virils et brutaux diffusés à la TV, survient un changement sec de tableau – violence des chocs –, la cuisine est la cellule d'accueil de l'avocat visitant un client pas comme les autres et qui ne le paie pas.

Celui-ci, vêtu de l'uniforme orange tristement célèbre, reste constant, attaché, le temps de la représentation, dubitatif et méfiant. Ses gardiens solides sont des agents véhéments, des exécutants brutaux qui ne sauraient compatir à sa condition.

Entre la cuisine de l'avocat et la geôle du prisonnier, des scènes extérieures donnent à voir et à entendre des discours où pointe l'ironie de qui regarde : G. W. Bush lisant, hébété, un livre de contes à des enfants tandis qu'on l'informe des attentats du 11 septembre, et bien d'autres figures historiques encore dans leur apparition fugitive.

Ces scènes extraites de l'Histoire, menées tambour-battant, sont parfois traitées avec légèreté dans l'articulation d'une pensée démonstrative un peu sommaire.

Or, les acteurs entrent et sortent de scène dans une poursuite incessante au rythme incisif et coupant, et la parole est projetée librement à qui veut entendre et réfléchir.

On entend avec plaisir les musiques, par exemple, *Summertime* de Janis Joplin.

Un spectacle soutenu, vif et alerte, servi par de beaux comédiens pleinement engagés, Julie Brochen, Lucas Bonifait, Vincent Debost, Milena Csergo, Gwenaëlle David, Raouf Raïs, et en alternance, Pierre-Antoine Billon et Frédéric Jessua.

Véronique Hotte

PEUR(S)

Article publié dans la Lettre n° 473
du 20 février 2019

PEUR(S) de Hédi Tillette de Clermont-Tonnerre. Mise en scène Sarah Tick. Avec Lucas Bonnifait, Julie Brochen, Vincent Debost, Milena Csergo, Frédéric Jessua, Gwenaëlle David, Raouf Raïs.

Habeas corpus. C'est bien de cela qu'il s'agit, quand on parle d'arrestation indue, de motifs non spécifiés pendant tant d'années, de combats interminables pour que soient respectés les droits de la défense. Même si la victoire est au bout.

Mise au secret, traitement indigne, grève de la faim à répétition compensée par un gavage sans ménagement. Tel est le filigrane d'une fresque historique et diachronique, que scandent les musiques des époques parcourues, les récits parallèles autour des deux figures, omniprésentes, celle de l'incarcéré en défroque orange, celle de l'avocat taiseux. Des histoires de silence, de mutisme, parce que la méfiance est là, face à des pouvoirs tortionnaires, et qu'il y aurait trop à dire à sa famille ou ses amis dans la légèreté, même affectueuse ou attentive, de leur confort de nantis. Et le récit en est impossible. L'avocat se taira définitivement.

Le décor sur scène ne varie pas, seuls les mises en lumière accentuent un temps et un espace, une phase momentanée du récit, tandis que l'écran diffuse des images des diverses politiques d'incarcération, variées mais si semblables au fond.

L'ensemble rend efficacement le contraste entre la violence des faits et la tendresse ou sympathie des relations humaines. Au gavage du prisonnier répondent les tartes en cuisson et le vin dégusté dans la cuisine des amis. Autour du prisonnier et de l'avocat, la ronde des rôles s'appuie sur un rythme soutenu, interdisant l'apitoiement, la sensiblerie, le larmoiement. Le ton est juste, sans dogmatisme. Une leçon de politique plus que jamais nécessaire à la révolte au quotidien.

Annick Drogou

L'Oeil d'Olivier

Peur(s) ou l'arme ultime du pouvoir

Olivier Fregaville-Gratian d'Amore

19 février 2019

Chroniques, Théâtre

A l'Etoile du Nord, Hédi Tillette de Clermont-Tonnerre et Sarah Tick s'intéresse à la peur comme instrument de pouvoir

Née d'une rencontre à Nice avec un ancien détenu de Guantanamo, la nouvelle pièce de Hédi Tillette de Clermont-Tonnerre tente de décrypter les mécanismes qui instillent la peur comme instrument de pouvoir. Malgré la mise en scène ciselée, ingénieuse de Sarah Tick, l'implacable thriller, construit comme un puzzle, finit par perdre le spectateur, submergé par un trop-plein d'informations.

Tout commence par une soirée entre amis. Le vin coule à flots. Les discussions vont bon train. Les enceintes diffusent une musique rock. L'ambiance est détendue, tout va pour le mieux. L'arrivée de l'hôte des lieux va tout changer. Avocat, Steve Oleskey (**Vincent Debost**) rentre de Guantanamo. Ulcéré par ce que vivent les captifs, emprisonnés sans jugement, dans ce camp de détention situé à Cuba au cœur d'une base militaire américaine, il a décidé avec l'appui de sa femme (**Gwenaëlle David**) de tout faire pour apporter son aide juridique à Lakhdar Boumediene (**Raouf Rais**), un bosniaque d'origine algérienne, accusé à tort d'avoir projeté un attentat contre l'ambassade américaine de Sarajevo.

Loin de vouloir s'appesantir sur les conditions inhumaines de détention, de Lakhdar Boumediene, **Hédi Tillette de Clermont-Tonnerre** se sert de ce drame humain pour montrer comment les États utilisent la peur de l'autre, du terrorisme, de la différence pour accroître leur pouvoir, réduire les libertés individuelles. Ainsi de l'affaire Dreyfus au Patriot Act en passant par l'attaque de Pearl Harbor, de l'incapacité de George W. Bush Junior à réagir aux attentats du 11 septembre 2001 à l'incompréhension des Américains de l'intérêt de défendre les présumés djihadistes, il tente d'analyser l'inexorable machinerie que les gouvernements mettent en route pour empêcher chacun de penser par lui-même, terrifier par l'indicible frayeur qu'instillent à leur corps défendant médias et politiques.

On ne peut que saluer le travail minutieux d'**Hédi Tillette de Clermont-Tonnerre** et de sa comparse la metteuse en scène, **Sarah Tick**. Touchés par la rencontre avec Lakhdar Boumediene, facilitée par son avocat, ils ont voulu lui rendre un hommage appuyé en dénonçant les conditions qui ont permis son emprisonnement arbitraire et la violence avec laquelle l'administration américaine a broyé son existence sept ans durant. Toutefois, bien que pavé de bonne intention, l'ensemble reste confus tant le flot surabondant d'informations, certes nécessaires, vient brouiller les pistes. Totalement enfouie dans cet amoncellement d'événements ayant profondément modifié les mentalités et les lois au cours des derniers siècles, la belle mécanique s'enraye. Il suffit de resserrer quelques boulons de-ci de-là, d'huiler quelques engrenages pour que la machine infernale reprenne.

Porté par des comédiens tous remarquables – **Julie Brochen, Gwenaëlle David, Milena Csergo, Vincent Debost, Frédéric Jessua, Raouf Rais** et **Lucas Bonnifait** –, malgré ses défauts, *Peur(s)* rappelle ô combien il est facile de manipuler les masses en les inquiétant suffisamment pour qu'aucune sédition, rébellion, interrogation vienne remettre en cause certains décisions, certaines entorses au droit de chacun.

Par Olivier Fregaville-Gratian d'Amore



Peur(s) : Lorsqu'une démocratie outrepassa ses lois

Écrit par Victor Waque | Catégorie : Théâtre | Mis à jour : jeudi 21 février 2019 22:29 | Affichages : 8

Comment réagit-on en situation de peur ? Quelles sont les conséquences d'un état de stress ? La réponse se retrouve dans notre quotidien autant que dans l'Histoire : l'Homme perd sa lucidité et ses moyens. Le spectacle « Peur(s) », accueilli par le théâtre « L'étoile du nord », traite des conséquences de la peur, à l'échelle individuelle autant que collective. Que se passe-t-il lorsqu'un État et ses hommes politiques perdent leur clairvoyance, acculés par la menace ? Ils jonglent avec leurs lois. Et les dépassent. « Peur(s) » est un spectacle admirable qui nous transporte dans l'engrenage de l'effroi à travers un exemple très actuel. Celui de la prison de Guantánamo. A l'aide d'une belle mise en scène et d'un jeu d'acteur de qualité, nous réfléchissons sur le devenir d'une démocratie en état de crise.

C'est l'histoire d'un détenu de la prison de Guantánamo qui vit dans des conditions de vie exécrables. Un détail nous serre la gorge. Cet homme est totalement innocent. Plus gênant encore, aucun jugement n'a été fait avant qu'il n'atterrisse dans cette prison. Mais la suspicion des États-Unis l'ont amené ici. Car le pays craint une nouvelle attaque terroriste après le 11 septembre 2001. Son incarcération durera 6 ans.

Un avocat va tout faire pour l'en extraire. Cela prendra des années. Il portera devant la justice un fait incroyable : l'État ne respecte pas un principe fondateur de sa constitution : l'habeas corpus. Le droit fondamental d'être jugé avant toute condamnation.

Sur scène le détenu est enchaîné et vêtu d'une combinaison orange. Malmené par les gardiens, yeux bandés, un casque acoustique sur la tête le pauvre homme est isolé, renié de sa condition d'Homme. Avec brio le comédien nous transmet les émotions d'un innocent incarcéré. Courageux dans un premier temps, il va progressivement tomber dans une lassitude béante, bloqué dans un système plus fort que lui.

Le pays a peur et fait en sorte qu'aucune nouvelle menace ne puisse émerger. Quitte à enfermer des innocents. Outrepasser sa constitution. La peur engendrera la peur. Comme un engrenage. Les hommes politiques enferment des innocents. Les détenus subissent des sévices inadmissibles. Les citoyens craignent un nouvel attentat. L'avocat est effaré devant le scandale qui s'étend devant ses yeux. Une peur au pluriel. Une peur qui va jusque dans l'échine du spectateur : devant lui des pays « démocratiques » agissent comme des dictatures. N'y a-t-il pas d'autres solutions face à la crainte d'une attaque terroriste que le contrôle de masse ?

Par ailleurs le spectacle « Peur(s) » se focalise sur la place de l'avocat. Un avocat besogneux, motivé par des valeurs humanistes. Un rôle brillamment joué, où sourde autant une impuissance qu'une détermination à obtenir justice. Rien d'évident, car personne ne le soutient. Sa famille lui reproche de défendre un terroriste. Ils affirment naïvement ; si l'État emprisonne c'est qu'il y a une raison. Et comment peut-on défendre l'indéfendable ? Un terroriste qui a tué des compatriotes ? Sauf que le terroriste présumé n'est pas toujours terroriste. Les qualités d'un bon avocat sont posées. Et sa place dans la société.

A partir d'un jeu de lumière ingénieux et de musiques qui s'imbriquent avec l'histoire, nous assistons à de nombreuses scénettes sur le grand thème des conséquences de la peur dans notre société. Et les stratégies mises en place pour l'éloigner de sa propre conscience... Parfois au détriment d'autrui. Ainsi pendant que des couples d'amis de l'avocat s'amusent autour d'un verre en chantant des chansons, les prisonniers continuent leur pénitence. Enfermés. Menacés. Agressés. Deux mondes se superposent. Mieux vaut-être du bon côté...

Finalement, « Peur(s) » nous met en garde : « A quoi bon la loi si la peur nous la fait oublier ». Un rappel à l'ordre qui s'adresse à tous, du simple citoyen aux politiques qui dirigent le pays.



Le 2 mars 2019

Peur(s)

Arendt avait démontré comment l'empilement de règles bureaucratiques et le respect inconditionnel des règles et lois et de leurs représentants expliquait inéluctablement la catastrophe humaine que fut le IIIème Reich. « Peurs » décrit cela en une modernité parfois adolescente mais poignante et parfois puissante : terrorisme, raison d'état, intérêts économiques croisés, tout concourt à l'application sans marge d'un corpus de règles affichées comme protectrices et al fine, destructrices d'humanité par ce pays pourtant auto-proposé comme modèle ultime de la démocratie et de la liberté.

Nous sommes avec le prisonnier 10005 : enfermé à Guantanamo sans raison connue ni supposée autre que la nécessité de nourrir l'appétit de « sécurité » de ce peuple américain, Baal moderne engloutissant ses enfants et son environnement et pour se faire, manipulant au-delà du soutenable les lois et les humains. L'absurdité kafkaïenne de l'enfermement sans cause, la grève de la faim du prisonnier gavé de force, l'absolue déshumanisation portée par les geôliers, tout concourt encore une fois à revisiter Milgrem et ses humains normaux devenus bourreaux par la force du respect de l'autorité. Le surgissement d'un avocat barbu joyeux et sans peur, Pück au pays des blouses orange, permettra un long combat qui conduira à la libération.

Oui, la société américaine n'a que faire des hésitations d'un humanisme qu'elle abhorre, oui, la conjonction des intérêts permettant l'affirmation de leur puissance comme première conduit au désastre, oui, aussi, cette conformité à la règle génère l'enfer sur terre tout autant qu'elle permettra l'opposition à l'absurde.

Ce moment est une réflexion bienvenue sur ce que nous pouvons accepter et là où nous devons réagir, car c'est là que se joue la survie du vivant. L'inacceptable comme conséquence de la règle. Mis en scène avec rythme, porté par deux acteurs engagés physiquement et charnellement dans leur jeu, cette pièce a tout pour séduire et éduquer un public moins au fait de l'horreur système, 1945 se fait bien loin. Les références culturelles et politiques sont les bienvenues mais parfois sûrement lointaines pour le public de jeunes adultes et adolescents présents ce soir-là. Donc bienvenues !! Peut-être faudrait-il « giacomettiser » (en enlever, en enlever, chercher à montrer le concept dans sa nudité) quelque peu pour parfaire une démarche socialement salubre pour nous, citoyens, trop souvent endormis par le brouhaha commercial que ce pays sait tout aussi bien produire.

Sébastien Descours



Le 17 février 2019

Comédie dramatique de Hédi Tillet de Clermont Tonnerre, mise en scène de Sarah Tick, avec Julie Brochen, Gwenaëlle David, Milena Csergo, Vincent Debost, Frédéric Jessua, Raouf Rais et Lucas Bonnifait.

Inscrit dans le registre du théâtre documentaire réflexif, l'opus "**Peur(s)**" de **Hédi Tillet de Clermont Tonnerre** a été initié par un fait réel, celui de la détention au camp militaire de Guantanamo de six hommes, dont Lakhdar Boumediene ressortissant bosniaque d'origine algérienne, soupçonnés de relations avec l'organisation terroriste islamiste Al-Qaïda et de projeter un attentat contre l'ambassade des Etats Unis à Sarajevo, dont le caractère illégal a été reconnu en 2009 par la Cour suprême.

Il s'articule autour de la thématique de la peur qui régit le monde, tant au niveau individuel que sociétal, mais également arme politique au service de la sécurité de l'Etat face aux ennemis de l'extérieur comme ceux de l'intérieur en temps de guerre mais également face au terrorisme en référence avec les analyses de Thomas Hobbes et de Machiavel.

Autour du parcours croisé de deux hommes, le prisonnier (**Raouf Rais**) et l'avocat (**Vincent Debost**), et sur le mode de la photo-mosaïque, la partition met en abyme et en résonance une myriade d'événements historiques essentiellement étasuniens mais également français, de l'affaire Dreyfus aux attentats du 11 septembre 2001 sous forme d'une fresque à la dramaturgie éclatée combinant récits imbriqués, bribes de scènes dialoguées et proférations à l'adresse du public.

Dans la scénographie de **Anne Lezervant**, un intérieur contemporain de comédie de moeurs assoussienne, une cuisine ouverte en rez-de-jardin avec ilot central, hotte en cuivre et frigo américain, se déroulent les scènes intimes de l'avocat avec son épouse (**Gwenaëlle David**) et sa nièce (**Milena Csergo**), et la multitude de personnages campés par **Julie Brochen, Frédéric Jessua** et **Lucas Bonnifait** assigne également à l'espace la fonction de prison, prétoire et tribune.

A la mise en scène, **Sarah Tick** a opté pour l'enchaînement rapide des fragments textuels sur fond d'illustrations musicales et dirige efficacement le septuor de comédiens aguerris qui dispense un édifiant panorama questionnant les fondamentaux de la démocratie.

Martine Piazzon

[verso-hebdo]

28-02-2019



La chronique
de Pierre Corcos

L'actuel et l'intemporel

Sans doute plus que le cinéma et avec moins de moyens, le théâtre est parfaitement capable d'être une tribune, comme le disait Victor Hugo (préface de *Lucrece Borgia*), d'être en prise directe avec l'actualité, de se suffire de la dimension de *l'actuel*, autant qu'il peut totalement l'oublier et, entraînant l'imagination, s'enfoncer dans l'ineffable de *l'intemporel*... La mise en scène doit alors trouver une esthétique adéquate à ces deux rapports au temps.

Peur(s) de Hédi Tillet de Clermont-Tonnerre, dans la mise en scène tonique, vigoureuse de Sarah Tick (jusqu'au 2 mars au Théâtre de l'Étoile du nord) pose la question, très actuelle, de la sur-réaction d'un État - en régime normalement démocratique - quand il est attaqué par le terrorisme sur son territoire. Mais la question pourrait également se poser pour des mouvements sociaux... Jusqu'où la répression, la « prévention » peuvent-elles aller sans mettre à mal les libertés publiques, contrevenir aux droits fondamentaux de cette démocratie ? L'histoire de ce matricule 10005, arrêté en Bosnie en décembre 2001 parce qu'accusé d'avoir fomenté un attentat contre l'ambassade américaine de Sarajevo, qui fut incarcéré puis innocenté par la justice bosniaque, mais livré tout de même aux services de renseignements américains, et enfin transféré dans la prison de Guantanamo où il restera sept ans (!) sans avoir été jugé, cette histoire rencontre celle d'un tenace et courageux avocat de la défense (Steve Oleskey) qui obtient enfin la libération du détenu au nom simplement de l'Habeas corpus (évitant l'arbitraire de la détention par la justification judiciaire de celle-ci), un avocat qui s'avère une belle figure du Droit, incarnant l'idéal démocratique. Ces deux histoires se fondent elles-mêmes dans l'Histoire, hélas riche en iniquités, arbitraires et injustices au nom de la « raison d'État », du cas Dreyfus à Guantanamo... Théâtre percutant qui enchaîne en « prestissimo » les scènes, joue sur la modernité réaliste du décor et un éclairage qui découpe les séquences, théâtre de l'actuel qui intègre la télévision, fait référence à des situations avérées, *Peur(s)* tient de la pièce documentaire et engagée, mais qui invite de manière pressante le spectateur à se situer par rapport aux peurs collectives, et à ce à quoi il serait prêt à renoncer en matière de droits pour garder son relatif confort. La mise en scène de Sarah Tick, outre son montage presque cinématographique, associe ingénieusement ces histoires croisées à des musiques au halo affectif différencié. Les sept comédiens sont convaincants dans leur rôle, qui a tout d'une mission... Et l'on se prend à rêver de l'extension d'un théâtre qui porte, à chaud, sur la scène les contradictions et débats les plus actuels de notre société.



Peur(s) (jusqu'au 2 mars)

le 12/02/2019 au théâtre L'étoile du Nord, 16 rue Georgette Agutte 75018 Paris (mardi, mercredi et vendredi à 20h30, jeudi et samedi à 19h30)

Mise en scène de Sarah Tick avec Julie Brochen, Gwenaëlle David, Milena Csergo, Vincent Debost, Frédéric Jessua, Raouf Raïs et Lucas Bonnifait, écrit par Hédi Tillet de Clermond Tonnerre

10005, c'est ton voisin, c'est ton ami, c'est même toi ! 10005, c'est cette personne qu'on enferme parce qu'on considère un jour qu'elle dérange. Mais pourquoi donc ? Qu'a-t-elle fait ? C'est forcément une erreur... 10005, c'est l'histoire de personne et de tout le monde à la fois. Lui, c'est l'homme révolté, celui qui considère que vivre dans un état de droits te permets d'être entendu et défendu. Lui, c'est ton voisin, c'est ton ami, c'est même toi ! La rencontre de ces deux personnes n'est pas un long fleuve tranquille et chacun d'eux est sujet à la peur. Cette peur qui te pousse à aller de l'avant autant qu'à te murer dans le silence. L'histoire se répète et les événements poussent l'homme à faire de nombreuses choses stupides pour se "protéger". Mais où est la légitimité lorsque les faits ne sont pas prouvés ? Peut-on de cacher derrière du conditionnel en supposant qu'un tel aurait... ou serait... ? La peur révèle la nature de l'homme et lorsque le positif se fait au détriment des autres, elle repart dans un cycle où rien de bon n'en sort. Interprétée par 7 comédiens talentueux, cette pièce est malheureusement très actuelle. La liberté et l'identité y sont évoquées avec force et humour. On passe d'un lieu à un autre, d'une époque à une autre, d'un personnage à un autre avec fluidité et intelligence. Tel un puzzle - l'histoire de 10005 et Lui en fil rouge -, on pose les pièces de l'Histoire les unes après les autres pour voir finalement se compléter sous nos yeux la vie de ces hommes. Malgré la tristesse et le mal-être dans lequel nous plonge ces situations, l'humour qu'apporte la mise en scène en révèle une certaine beauté, celle de l'homme près à se battre pour ces idéaux. Une belle pièce qu'il serait bon d'entendre régulièrement pour rappeler l'essentiel de vivre avec l'autre plutôt que contre lui.

Christian Le Besnerais



Peur(s)

📅 13 février 2019 👤 GAF, a Strange quark

Peur(s), ou comment l'exploitation de la peur de l'autre peut conduire à la tyrannie.

Sur scène, une cuisine ouverte, à l'américaine, avec son îlot central. Auquel sont fixés des tubes de cuivre, une chaîne brille. Une femme entre pendant que les derniers spectateurs prennent place, se sert un verre, observe. Repart. Revient. De la musique, des gens arrivent, c'est un dîner entre amis, détendu.

La femme raconte. Il ne donnait pas de noms, ne racontait rien de précis, que des faits généraux, mais on voyait bien dans son regard qu'il revenait de l'enfer.

Peur(s) raconte plusieurs histoires imbriquées. Sans donner de noms. Celle de la femme, amoureuse, qui renonce à son premier amour, elle l'aime, il n'est pas juif, ses parents ne voudront jamais. Celle de l'homme, avocat pour être dans l'histoire et pas à côté, qui va se saisir d'un cas, celui de 10005, gagner, changer de métier. Soutenu par son premier amour. Celle de 10005, emprisonné pour avoir pris un café au mauvais endroit, au mauvais moment, en ayant le mauvais passeport.

Peur(s) raconte la peur de l'autre. La peur de l'autre qui n'a pas d'autre tort que d'être autre, différent.

Il m'a fallu la nuit pour digérer Peur(s). Quand je suis sorti de la salle, je trouvais le propos très manichéen, la mise en scène trop compliquée, le gentil français vs le mauvais américain.

La pièce est montée comme un documentaire télévisuel, des séquences qui s'enchaînent, très cut. Un accessoire qui apparaît, une lumière qui varie, la musique diffère, le même acteur a changé de personnage, la sœur est devenue le directeur de la CIA, je finissais par m'y perdre un peu, l'avantage du documentaire, c'est qu'il dispose du banc titre pour préciser qui est qui. Et l'apparition d'une perruque peut déclencher des rires qui font perdre le fil du texte, pourtant non neutre.

Peur(s) est engagé, une fois digéré, le propos de Peur(s) n'est pas si manichéen. Peur(s) remet les choses en perspective de l'histoire, depuis les [Alien and Sedition Acts](#) (comment ? la guerre navale de 1798 entre la France et les États-Unis ne vous dit rien ?), l'affaire Dreyfus, l'emprisonnement des citoyens américains d'origine japonaise après Pearl Harbour ? Le peuple a peur, le gouvernement rassure, au mépris des lois que la peur suffit à faire oublier. Et d'ailleurs tu n'épouseras pas cet homme, il est différent de nous. Ah... chez nous c'est pareil, en fait...

Peur(s) mérite votre attention, que vous soyez progressiste ou conservateur.

Au fait... 10005 a un nom : Lakhdar Boumediene.

Guillaume d'Azemar de Fabregues